

(cité p. 6). Les traducteurs français jugeaient cet éloge exagéré et comparait le recueil, selon l'expression d'Horace, à des *membra disjecta poetae* (p. xxxv). L. Coco, quant à lui, est frappé, dans cette langue grecque teintée de termes empruntés au néolatin, par « l'immédiateté du rendu poétique, par sa prise directe sur le cœur ». Cette traduction n'est pas la première à être publiée. Wagner déjà en avait donné une traduction allemande en vers et, quelques années après lui, V. Palumbo une traduction italienne en vers elle aussi¹. Enfin, D.C. Hesseling et H. Pernot avaient eux aussi donné une traduction française en prose pour pallier les imprécisions et les nombreux et graves contresens de celle de Wagner et l'infidélité si élégante de celle de Palumbo, qui de toute façon suivait l'ordre incohérent de l'édition allemande. Les traducteurs français s'étaient donc efforcés « à défaut d'un strict littéral » de donner du grec « une image plus fidèle » (p. xxxv). L.C. à son tour rappelle à la fin de son introduction (p. 12–13) les défauts des traductions de ses prédécesseurs : la version de Wagner, qui s'éloigne beaucoup trop de la lettre du texte, est bien trop libre, le ton de celle de Palumbo est complètement faux et le langage si éloquent de l'original y est « trop dilué dans un phrasé qui se tient entre l'académique et le précieux », celle de Hesseling et Pernot est jugée bien plus fidèle mais leur choix, pour quelques passages complexes du point de vue lexical, d'une interprétation plus libre et non littérale fautive selon lui « l'immédiateté et la spontanéité de l'inspiration ». Sa traduction en prose, elle aussi, veut donc, en cherchant à être la plus littérale possible, à « rendre sans aucune médiation et pour ainsi dire “en prise directe” » l'émotion présente dans tant de passages du recueil. Je laisserai bien sûr aux italophones le soin de dire si ce but a été atteint ou non. Tout ce que je peux dire, c'est qu'à côté de la traduction française, un peu froide et aujourd'hui bien démodée, la traduction italienne me semble plus moderne et retrouve des accents poétiques plus nets et plus profonds.

Jean MEYERS

Valeria MATTALONI, **I commentatori di Giovenale nel Medioevo (secoli VI–XVI)**, Florence, SISMEL–Ed. del Galluzzo, 2018 ; 1 vol., XLIV–74 p. (*Quaderni di C.A.L.M.A.*, 4). ISBN : 978-88-8450-839-3. Prix : € 25,00.

Il y a 60 ans, E. Matthews Sanford donnait une étude fouillée sur *Juvenalis, Decimus Junius*, dans le premier volume du *Catalogus translationum et commentariorum*². Depuis lors, la recherche tant sur les mss et leur datation que sur les commentateurs de Juvénal eux-mêmes a considérablement progressé et rendu nécessaire une révision complète de ce travail pionnier. C'est à présent chose faite avec ce volume, qui rassemble les principales informations sur les auteurs, les textes et les mss qui ont abordé l'interprétation des *Satires* de Juvénal, du VI^e à la fin du XVI^e siècle. On trouvera donc ici, classés

1. L. PALUMBO, *L'alfabeto dell'amore*, Leipzig, 1882.

2. T. 1, Washington, 1960, p. 175–238.

par ordre alphabétique, les noms de 37 commentateurs médiolatins de Juvénal (l'A., pour faciliter la consultation, a pensé à donner, p. XLIII–XLIV, une liste alphabétique et une liste chronologique de ces noms). Pour chaque commentateur, le répertoire fournit les dates de naissance et de mort, une bibliographie générale sur l'auteur, les titres de l'œuvre ou des œuvres et, pour chacune d'elle, les mss, les éditions, s'il en existe, et les études. Dans quelques cas, la notice se conclut sur un commentaire personnel de l'œuvre en question que l'examen de la bibliographie a suggéré à l'A. pour améliorer la compréhension des informations ou signaler des cas particulièrement significatifs et/ou problématiques du point de vue de la critique et destinés à stimuler des réflexions et approfondissements ultérieurs. Ces commentaires personnels sont le plus souvent volontairement réduits, mais peuvent être plus étendus pour quelques auteurs plus importants, comme c'est le cas pour le Pseudo-Cornutus (p. 16–17) ou pour Rémi d'Auxerre (p. 44–45). Dans un appendice sont ensuite mentionnés, par ordre alphabétique du lieu de conservation, les mss contenant des commentaires anonymes de Juvénal, gloses, scholies, commentaires ou *accessus* que l'état actuel de la recherche n'a pu relier à un auteur spécifique et qui se présente ainsi comme un appel à de futures recherches sur l'interprétation médiévale de l'œuvre du poète satirique romain. Une introduction précise les grands mouvements des commentaires médiévaux des *Satires* et les acquis nouveaux par rapport au travail de Matthews Sanford. Elle montre ainsi que l'activité de commentaire de Juvénal se concentre sur les IX^e et XII^e siècles, mais surtout sur le XV^e, qui fournit le plus grand nombre d'interprètes. Dans le haut Moyen Âge, on ne peut pas encore parler de fortune de Juvénal, mais seulement de fortune d'un certain nombre de ces vers, même si Heiric et Rémi d'Auxerre tentent dès le IX^e siècle d'établir une vulgate des *Satires* accompagnées d'un maximum de scholies destinées à éclairer la compréhension d'un texte jugé difficile. Au XII^e siècle, le commentaire de Guillaume de Conches se distingue de la tradition précédente par son originalité et par une conception du commentaire comme partie intégrante du système éducatif, et Juvénal va donc entrer dans le canon scolaire de Gerbert d'Aurillac, qui considère Perse, Juvénal et Horace comme les trois grands modèles du genre satirique. À l'exception notable de Nicolas Trevet (*ca* 1258–*ca* 1334), il n'y a plus de commentateurs du poète avant le XV^e siècle, période où la ville de Rome joue un rôle significatif dans la production de commentaires, qui deviennent des instruments pour l'enseignement du latin, de la grammaire, de la rhétorique, mais aussi des entreprises de compilation de tout le savoir disponible pour constituer un programme éducatif exhaustif d'exégèse et de transmission de la connaissance et un outil de la formation éthique et religieuse des étudiants. L'ouvrage, qui se termine par un index des mss et un index des noms, fournit ainsi aux spécialistes un outil précieux et particulièrement bien conçu.

Jean MEYERS